



HAL
open science

Judith Butler et Monique David-Ménard : d'une autre à l'autre

Judith Butler, Monique David-Ménard, Beatriz Carneiro dos Santos,
Sarah-Anais Crevier Goulet, Nayla Debs, Elsa Polverel

► To cite this version:

Judith Butler, Monique David-Ménard, Beatriz Carneiro dos Santos, Sarah-Anais Crevier Goulet, Nayla Debs, et al.. Judith Butler et Monique David-Ménard : d'une autre à l'autre. *L'Évolution Psychiatrique*, 2015, Genres, Volume 80 (Issue 2), <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0014385515000298>. 10.1016/j.evopsy.2015.02.002 . halshs-01491907

HAL Id: halshs-01491907

<https://shs.hal.science/halshs-01491907>

Submitted on 17 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Judith Butler et Monique David-Ménard : d'une autre à l'autre

A dialogue between Judith Butler and Monique David-Ménard

Judith Butler, Monique David-Ménard, Beatriz Santos, Sarah-Anaïs Crevier-Goulet, Nayla Debs, Elsa Polverel

Résumé

Objectif. – Cet article vise à établir une mise au point de l'usage que font Monique David-Ménard et Judith Butler de concepts liés à la sexualité et au langage provenant de la psychanalyse, de la philosophie et des études de genre.

Méthode. – Il s'agit d'un entretien préparé par des chercheuses fréquentant les textes des deux auteures depuis plusieurs années. Il comprend une discussion théorique ainsi que des références à des cures psychanalytiques. *Résultats.* – Nous avons pu saisir la manière dont chaque auteure se réfère aux thématiques suivantes : l'articulation des signifiants du désir à la sexualité ; la notion de pulsion ; le rôle de la performativité dans l'analyse ; le lien existant entre les normes sociales et les symptômes ; le rapport entre le transfert et la question de l'adresse ; et la relation entre la normativité et la clinique.

Discussion. – Il apparaît que des références communes aux deux auteures (Freud, Lacan, Foucault) n'effacent pas les différences dans la manière dont chacune s'approprie ces théories pour construire sa propre réflexion sur le sexuel, la sexualité, le langage ou le travail des normes.

Conclusion. – Le dialogue transdisciplinaire entretenu par les deux auteures depuis 2007 est pertinent autant pour la recherche que pour une clinique qui souhaite prendre en compte les changements sociaux relatifs à la sexualité.

Mots clés : Psychanalyse ; Gender studies ; Normativité ; Performativité ; Sexualité ; Féminisme

Abstract

Goal. – This interview aims at clarifying Monique David-Ménard and Judith Butler's respective use of concepts related to sexuality and language which stem from psychoanalysis, philosophy and gender studies. *Methodology.* – This interview has been carried out by four scholars (two doctoral candidates and two post-doctoral fellows) who have read David-Ménard and Butler's respective work assiduously for a long time. The interview presents a theoretical discussion but also refers to various analytic cures.

Results. – We have been able to understand the way each author refers to the following issues: the link between signifiers of desire and sexuality; the concept of drive; the role of performativity in the analytic cure; the relation between social norms and symptoms; the relation between transference and the question of address; and the relation between normativity and the clinical practice.

Discussion. – It appears that David-Ménard and Butler have many intellectual references in common (Freud, Lacan, Foucault), but what remains different is the way each of them appropriates those theories so as to build her own thought on the sexual, sexuality, language and work around the norms.

Conclusion. – The ongoing transdisciplinary dialogue developed by Butler and David-Ménard since 2007 is useful and relevant for both theoretical research and a clinical practice, which seeks to take in account the social changes related to sexuality.

Keywords: Psychoanalysis; Gender studies; Normativity; Sexuality; Performativity; Feminism

1. Introduction

En mai 2012, Judith Butler a été reçue par l'Université Paris 7-Diderot en tant que professeure invitée. La philosophe a donné une série de quatre conférences organisées conjointement par l'Institut des Humanités de Paris, le département d'études anglophones et l'UFR de sciences sociales. À cette occasion, elle est intervenue également au séminaire de recherche de Monique David-Ménard, Sexualités et genre, sis au Centre d'Études du Vivant, autour du thème « Le consentement et l'involontaire », les 2, 9 et 16 mai. Psychanalyste et philosophe, Monique David-Ménard avait déjà accueilli Judith Butler en 2008 à son séminaire et amorcé avec elle un dialogue autour de son intérêt pour la psychanalyse dans son travail, dialogue dont le livre *Sexualités, genres et mélancolie* [1] a été l'aboutissement. Malgré ses multiples engagements durant son séjour parisien, Judith Butler a eu la gentillesse de nous accorder un entretien conjoint avec Monique David-Ménard, lequel s'est tenu chez celle-ci le vendredi 11 mai, deux jours après le séminaire. Cet entretien a été l'occasion de réagir à certaines questions précises soulevées au cours de son intervention, mais il témoigne également d'une fréquentation assidue des textes de la philosophe américaine. Une confrontation avec la pensée et la clinique de Monique David-Ménard a été d'un très riche apport et nous tenons à les remercier toutes les deux pour le temps et l'attention qu'elles nous ont accordés, y compris au moment de la relecture de la transcription. L'entretien a été réalisé en français, mais Judith Butler a répondu aux questions en anglais. Elle a révisé avec nous la traduction de ses propos.

2. Expériences de vie, sexualités et entrée en analyse

Beatriz Santos : Lors de votre récente conférence à l'Université Paris 7-Diderot, vous avez fait référence, de manière humoristique, au parcours de certaines féministes socialistes au long des quarante dernières années : elles étaient d'abord engagées dans la création des nouvelles communautés affectives (impliquant notamment des rapports amoureux pluriels) dans les années 1970. Puis, suite à l'échec de ces projets relationnels, elles se retrouvaient seules dans leurs appartements dans les années 1980. Et, enfin, à partir des années 1990, elles finissaient par aller consulter des psychanalystes. J'aimerais savoir comment, selon vous, l'analyse s'insère dans ce parcours. Est-ce qu'elle prend sa place, là, parce qu'elle rend possible une réparation, ou une *resignification*, c'est-à-dire une ouverture permettant de se lancer de nouveau dans des projets affectifs ?

Judith Butler : J'ai deux idées à propos de cela, la première est la suivante : je ne pense pas que les féministes socialistes soient allées dans un cabinet d'analyste en quête d'une réparation. Je pense que ce à quoi elles étaient confrontées, c'est le fait de ne pas pouvoir choisir de manière simple une forme pour la vie sexuelle qu'elles jugeaient bonne d'un point de vue conceptuel. Ce qui veut dire que quelque chose était à l'œuvre chez elles, en elles, qui n'allait pas dans le même sens que leur choix délibéré et conscient intellectuellement. Bien évidemment, cela pose des questions par rapport à leur sentiment d'être déplacées, abandonnées ou agressées, des sentiments (comme la jalousie, la rage, les pensées assassines, les idées suicidaires) qui n'avaient pas leur place dans leur conception de la vie non-monogamique ou communautaire. De mon point de vue, tout cela avait aussi des significations sociales ou des origines sociales et psychiques, que leur analyse conceptuelle ne parvenait pas à penser. Ma deuxième idée, c'est qu'il pourrait y avoir un autre chapitre dans cette histoire. D'abord, il y a eu la vie en communauté et la non-monogamie – « on a appliqué cela à notre vie », selon la formule d'Engels –, et puis on finit par entreprendre une analyse. La psychanalyse, et c'est très important, nous fait entrer dans le monde. Elle nous réintroduit dans le monde. Le but de l'analyse n'est pas de nous enfermer, c'est plutôt de nous permettre une nouvelle entrée dans le monde. Elle fait qu'on peut choisir avec une perception renouvelée de ses propres limites et motivations, elle permet donc de créer de nouveaux arrangements non normatifs avec lesquels on peut vivre. Dès lors la question est la suivante : quelles sont les conditions psychiques de la *vivabilité* ? Les vôtres ne seront pas les

mêmes que les miennes. Même si on est issu d'une culture similaire, si on a un parcours analogue ou si on a un type d'histoire semblable. Ainsi il pourrait y avoir un nouveau chapitre qui répondrait à cette question que je me pose : qu'ont-elles fait ensuite, ces amies féministes ?

Monique David-Ménard : Mon expérience est un peu différente. D'une part, je suis tout à fait de la génération 68 (j'avais 20 ans à l'époque) et, d'autre part, la psychanalyse était tout de suite là avec la philosophie (c'était en effet les années lacaniennes, foucaaldiennes ; Barthes et Derrida avaient également beaucoup d'influence). La génération 68, cela voulait dire en effet non-monogamie : si on pluralise les expériences sexuelles, si on n'empêche pas la pluralité des expériences sexuelles, si on risque cela, qu'est-ce qui se passe ? Il se passe qu'on a plusieurs histoires, et des échecs, mais l'analyse était tout de suite présente. Pour ma part, j'ai toujours su que je voulais faire une analyse. Je n'ai commencé mon analyse qu'après un premier échec sentimental qui m'a plongée dans un état de catastrophe ; j'avais 22 ans et déjà une « position sociale » comme professeur de philosophie, mais je n'étais pas sûre de pouvoir aller au-delà. La psychanalyse ne signifiait pas du tout qu'il faille renoncer à la possibilité de relations multiples, au contraire. La personne avec qui j'ai longtemps vécu ensuite avait l'habitude de dire : « il y a l'essentiel et l'accessoire ». Pendant tout le temps de ma première analyse, j'avais épousé ce principe avec conviction et souffrance à la fois. Après ces expériences, ce que je pense maintenant, c'est qu'un peu de monogamie c'est quand même très reposant (ou moins douloureux). Mais je n'ai pas changé sur le fond. Je me rends compte rétrospectivement que cette période était d'une grande richesse, décisive même, et je vois bien ce qui était important même si nous traversons des épreuves et des échecs.

Quand j'entends critiquer les années 1968, je monte toujours au créneau car je me dis que, depuis, il n'y a rien eu de vivant. C'est à partir de ce moment-là que, dans la pensée et dans la vie, des choses décisives ont commencé à se dire. Le poids de souffrance des expériences dans lesquelles je me suis engagée m'est apparu petit à petit. Mais sur le fond, les questions sociétales et sexuelles qui ont été posées dans cette période sont toujours à l'ordre du jour.

Judith Butler : Il faut faire la différence entre une expérience de *vivabilité* et le sens d'être vivant ; ce sont deux choses distinctes et c'est pourquoi beaucoup de gens choisissent la non-monogamie même s'il y a de la souffrance, de la perte et des difficultés, car sinon il y a ce risque de perdre le sentiment d'être vivant (*aliveness*). *Aliveness* est une catégorie importante dans la littérature psychanalytique produite en anglais ces derniers temps. Mais aussi, de mon point de vue, c'est quelque chose sur lequel on se trompe tout le temps.

Monique David-Ménard : Sur le plan de la pensée maintenant, en rapport avec les critiques de Foucault concernant la psychanalyse, quand cela rejoint les expériences de ma vie, je me rends compte que ce qui m'intéresse vraiment dans ce qu'on appelle la sexualité ou le désir, c'est que les choses décisives d'une relation se jouent dans la sexualité. En même temps, quand je lis Lacan, il y a toujours d'abord l'amour, le symbolique, le signifiant et on ne sait jamais comment la sexualité rejoint cela. Cela se rejoint par des artifices ou alors par l'aveu que l'affinité ou l'articulation des signifiants du désir à la sexualité reste une énigme. Et je me rends compte que c'est peut-être mon mythe personnel, non pas que ce que dit Lacan soit plus vrai, mon insistance à penser les pulsions est liée à cette non résolution ; parfois je me dis qu'il s'agit peut-être de mon mythe personnel, mais je pense que sur le sexuel on peut dire autre chose que de s'en tenir à l'énigme du rapport aux signifiants. Au niveau théorique, il convient de mettre ces notions au travail, actuellement elles ont un statut un peu fragile, sans doute aussi à cause de la lecture des textes de Judith : ta lecture de l'hypocondrie, le rapport que tu fais, dans *Bodies that matter*, entre le privilège de l'hypocondrie et la question phallique et la manière dont tu subvertis toute cette construction à la fin du chapitre sur « le phallus lesbien ». Je me suis rendu compte dans la publication qu'on a faite ensemble qu'en un sens, je ne peux pas accepter que la pulsion soit seulement un trope (une affaire de rhétorique), mais cela m'intéresse de voir jusqu'à quel point le statut du sexuel et du pulsionnel non séparé de l'amour peut être pensé comme un mythe ou une véridiction au sens de Foucault. Cela m'inquiète, mais cela m'intéresse.

3. Travail des pulsions et travail du langage

Judith Butler : Tu sais bien que Freud dit que la pulsion est un concept limite. C'est une sorte de seuil entre l'idéation et le biologique ; cela signifie qu'on ne peut pas avoir uniquement un concept de pulsion parce que cela reviendrait à mettre la pulsion du côté du concept et ainsi à mécomprendre son statut de frontière. Donc je pense que la seule manière de se référer à la pulsion est à travers certains types de figures qui ne la fixent ni du côté de la biologie ni du côté du concept. Freud dit que sa théorie des pulsions est un langage poétique, il dit que c'est sa propre poésie. En ce sens, mais aussi dans d'autres sens, ces moments de vacillements sont eux-mêmes des tropes, ou des manières qu'ont les tropes d'exister. Les tropes nous structurent, c'est une part de notre structure, ce n'est pas juste une technique littéraire qu'on impose au sujet *post-facto*.

Monique David-Ménard : Oui, mais moi j'ai un point de départ épistémologique différent et cela ne me dérange pas du tout de dire que la pulsion est un concept. Quand je suis allée voir Georges Canguilhem pour lui dire que je m'orientais vers la psychanalyse et que ce qui m'intéressait, c'était de mettre à l'épreuve les méthodes de l'histoire des sciences dans un domaine où cela ne marcherait sans doute pas, il m'a dit : « Allez-y ». Mais par rapport à cette idée de concept limite chez Freud, ce qui m'intéresse c'est la façon dont il emprunte à plusieurs champs épistémiques, par exemple la thermodynamique ; la pulsion, dit-il, c'est « l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel » ([2], p. 18), et « exigence de travail », c'est *Helmholtz* en allemand. Le fait qu'il soit allé chercher un concept scientifique dans un domaine où cela ne marche pas vraiment, quand même c'est une autre voie que de décider que c'est un trope, que cela va vers une poétique. Maintenant, ce qui m'intéresse chez Foucault, c'est la façon dont il abandonne beaucoup des concepts philosophiques traditionnels, de telle façon qu'on ne soit plus obligé en psychanalyse de parler en termes de différence entre somatique et psychique. Il faut se débrouiller pour parler autrement. Mais je n'irai pas tout de suite vers l'idée que la pulsion est un trope, qu'il y a une poétique du pulsionnel, même si je reconnais que c'est une direction de travail possible dans ton travail à toi, Judith, mais aussi, en France, dans le travail de Laplanche et dans celui de Fédida. Sans abandonner aussi vite le concept, je pense néanmoins qu'il faut abandonner la dualité somatique/psychique et parler plutôt de répétition, d'objet, de discours, mais autrement que comme psychique.

Judith Butler : Oui, mais dans *l'Interprétation des rêves*, Freud souligne les mécanismes de condensation, substitution, déplacement, surdétermination, et ce sont les mêmes mécanismes que pour la langue des figures. Ce que la figure (la métaphore comme la métonymie) fait, c'est de lier deux choses qui sont différentes ; nous le savons par la comparaison mais aussi par la métaphore. Aussi, lorsque Freud lie le somatique au psychique, d'une certaine manière on a besoin de la figure pour faire ce lien, on a besoin de processus figuraux pour comprendre cette liaison. C'est ce qu'on voit dans les rêves, dans les fantasmes et même dans le langage théorique qu'on utilise. Les langages théoriques qu'on utilise ne sont pas entièrement différents du langage du rêve ou du langage du fantasme, de la syntaxe du rêve ou de la syntaxe du fantasme. Mais j'accepte ton argument.

Nayla Debs : Si je peux reprendre cette idée, quand vous parlez de trope, et pour aller un peu dans la direction de Monique, il y a toujours quelque chose qui ne peut pas être représenté dans le discours : le langage porte aussi la possibilité de la non-représentation. Je pense que quand vous parlez de trope, vous laissez cette place ouverte à ce qui ne peut se représenter ou se dire dans le langage.

Judith Butler : Oui, ça c'est l'ellipse. Les ellipses sont un certain type d'absence structurante, qui fait aussi partie des processus figuraux. En tout cas, ce n'est pas très important, je ne veux pas devenir une fanatique des figures ou des tropes. Le problème n'est pas que le langage explicite soit insuffisant pour la description des mécanismes psychiques. Mon argument consiste plutôt à dire que le langage en lui-même se réfère à ce qui n'est pas langagier, à ses propres ouvertures et lacunes. On peut donc utiliser les figures dans ce sens-là. On peut consulter un manuel de rhétorique, examiner les différents types de tropes et se dire : « voici des moments linguistiques que je peux reconnaître dans un texte ». Mais il me semble qu'il y a aussi autre chose quand on se réfère à ce qui n'apparaît pas dans le langage ou ce qui ne peut pas apparaître dans le langage, et

je veux dire par là que c'est un problème de vouloir marquer quelque chose qui ne peut pas être marqué, car quel est le lien, la relation avec l'indicible ? Nous devons utiliser le langage de manière non ordinaire, inédite. Ou même de manière non conceptuelle pour arriver plus proche de cet indicible. Ou peut-être, finalement, que les concepts dont nous disposons sont, dans un sens nietzschéen, des « condensés de métaphores oubliées », pour reprendre cette formulation merveilleuse.

Mais je vais lire Canguilhem, cela fait longtemps que je ne l'ai pas lu et je sais que c'est très important de le faire.

Sarah-Anaïs Crevier-Goulet : Puisque l'on parle du langage, Monique, permettez-moi de vous interroger sur la fonction que vous attribuez au langage dans l'analyse. Il me semble que vous n'identifiez pas cette fonction à la performativité telle qu'on la conçoit en linguistique. Vous dites qu'un mot de l'analyste peut *faire acte*, vous vous intéressez au langage quand il *agit, opère*, mais vous ne pensez pas cela en termes de performatif. Que fait le langage dans l'analyse selon vous ? Pensez-vous que cela s'apparente à la performativité ?

Monique David-Ménard : Oui, dans une certaine mesure. Lorsque tu dis, Judith, que le performatif n'est pas seulement le *speech act* mais aussi les gestes dans la rue, la manière de s'habiller, je me dis que la manière dont tu analyses les gestes, c'est ce que j'appellerais *déchiffrer la répétition*. Ce n'est pas seulement une question de geste du corps par opposition à un acte de langage, car dans l'analyse il y a des actes qui peuvent tenir à des choses du corps, ou pas, mais en tout cas cela a la forme d'une répétition anonyme et extrêmement précise, qui joue quelque chose pour le sujet. Et qui a rapport avec la structure des objets du désir, que Lacan appelle les objets *a*, avec ce qui ne peut pas se dire, ou ce qui n'a pas pu se dire pendant très longtemps. Tout dans le sexuel ne peut pas se dire. Ce qui est au bord du langage, comme dit Foucault, je le mets du côté du déchiffrement de la répétition et l'examine aux limites de ce qui se dit dans une cure mais en excès par rapport à ce dire. Lorsque tu décrivais ce que tu appelais au début du séminaire les gestes, je me suis dit, ce ne sont pas seulement les gestes, mais c'est cette répétition anonyme et pourtant singulière. Les mouvements peuvent constituer parfois une espèce de provocation, on ne le sait pas, et pourtant quelque chose se joue là. Ou la manière dont c'est reçu, la façon dont quelqu'un marche dans la rue, est-ce que c'est du performatif, en quel sens est-ce du performatif ? Comment se fait-il que ce soit si singulier et si anonyme à la fois ? Ça, ça c'est le statut du pulsionnel. C'est précisément cela, le pulsionnel.

Judith Butler : Ah oui ? Ah oui.

Monique David-Ménard : C'est à travers ce qui se répète dans la cure, au bord du langage, qu'on a à le déchiffrer. Tu en parles justement ; j'étais étonnée d'ailleurs par la manière dont, en partant du geste, tu déployais beaucoup d'autres choses. Pour ma part, j'aurais peur que le mot geste soit trop pris dans une phénoménologie de la perception ; mais à partir de ta description, cela devient tout autre chose.

4. La relation entre les normes sociales et le symptôme

Judith Butler : Est-ce que cela n'aurait pas un certain rapport avec ton travail sur l'hystérie ? Car il me semble que dans ce travail, il y a aussi la question de la répétition qui est à la fois anonyme et singulière. Quelque chose se répète à travers les corps et peut-être de manière contradictoire avec autre chose. J'accepte qu'il y ait un chassé-croisé entre les gestes non linguistiques et la question de la répétition, et bien sûr ma description confirme cette hypothèse, donc j'accepte, je pense que c'est intéressant. Mais bien sûr, il y a des formes de répétition qui sont plus ou moins obligatoires (*compulsory*) à l'intérieur d'une vie ordinaire, et puis il y a d'autres formes de répétition qui nous conduisent dans le domaine de la névrose et de la psychose. Et je pense qu'il serait intéressant de comprendre à quel moment le geste devient symptôme, ou de voir si les deux peuvent véritablement se distinguer l'un de l'autre.

Elsa Polverel : Au sujet du symptôme, celui-ci semble avoir deux versants : il y a le symptôme comme compromis de désir et le symptôme tel que Freud le pose dans *Malaise de la civilisation*, c'est-à-dire articulé avec ce qu'il nomme le surmoi culturel. Dans ce sens, le symptôme est un effet de la résistance psychique à la norme sociale, une manière de résister qui se déploie lors d'une cure analytique. Alors peut-être s'agit-il moins dans une analyse de faire disparaître ce symptôme, que de faire apparaître ce qu'il contient de social et de normatif, mais aussi de contingent, et de l'utiliser comme levier pour questionner les normes et le sujet qui s'y confronte. De cette manière, la psychanalyse permet la performativité des normes sociales.

Monique David-Ménard : Au sens d'une resignification ?

Elsa Polverel : Oui, au sens où le symptôme se situe à cette frontière ambiguë et ambivalente entre le soma et la psyché, entre la pulsion et l'assignation de l'autre. Avec tout ce que Lacan a réélaboré dans son séminaire sur *Le Sinthome*, à savoir la déconstruction du primat symbolique, la chute du Nom-du-père et la métaphore comprise désormais comme nouage, c'est la question même de la loi qui est repensée, ce qui donne la possibilité au sujet, par un travail sur son symptôme, de réarticuler son rapport singulier à la langue qui lui a été parlée et qu'il a entendue. La norme est tout le temps à *resignifier* dans le travail analytique puisqu'il n'y a plus une loi unique transcendantale et absolue, mais une loi articulée à *la langue* équivoque qui nous inscrit dans le monde.

Judith Butler : Après vous avoir écouté toutes les deux, je réalise que je n'incorpore pas un langage sur les pulsions dans ma pensée de manière générale et je ne sais pas pourquoi. Il faut que je réfléchisse à cela, c'est une sorte de refoulement. Parce que je suis intéressée par le problème de la pulsion mais je ne l'incorpore pas, même si c'est là, comme tu le dis. Dans la répétition.

Monique David-Ménard : Quelle a été pour toi l'importance de Derrida ? *Judith Butler* : C'est difficile de répondre à cette question.

Monique David-Ménard : Je pense à la question de la dissémination, de la métaphore, du trope. Est-ce que dans ta pensée l'importance de la tropologie est liée au fait que tu as entendu les séminaires de Derrida ou bien est-ce que cela vient d'ailleurs ?

Judith Butler : Derrida dans une certaine mesure, mais surtout Paul De Man, parce que j'ai été brièvement son étudiante. J'ai étudié Nietzsche avec De Man. C'est très difficile à dire, mais je pense que De Man a affecté ma manière de lire. Et j'ai un rapport très intense avec le travail de Derrida, sur la loi, la performativité et la réitération, la temporalité et le deuil.

Elsa, est-ce que tu peux expliquer ce que cela veut dire pour toi l'existence de deux registres de la loi ?

Elsa Polverel : Quand je parle de la loi, je pense ici à la loi symbolique chez Lacan. Je pense qu'il y aurait un rapport à faire à partir de c_a . On peut envisager qu'avec l'apport du sinthome, il n'y a plus une loi unique pensée comme la conséquence de la métaphore du Nom-du-père, dont le représentant et le garant est l'Autre. Avec le sinthome, Lacan passe de la métaphore au nouage, c'est-à-dire qu'il ne pense plus la nécessité de la métaphore pour échapper à la folie, mais plutôt la nécessité d'un nouage entre le réel, l'imaginaire et le symbolique. Un nouage toujours en train de se faire, toujours maladroit et bancal : c'est c_a le sinthome, et c'est c_a la singularité d'un sujet. C'est parce que le sinthome est toujours en quelque sorte mal noué [3] et à renouer qu'il n'existe pas une loi unique pour tout le monde. Chaque individu est pris dans la manière dont il a entendu la langue dite maternelle et la manière dont il a figé une interprétation univoque de son sens. Ainsi d'une certaine manière, la loi est pour chacun pathologique, comme le précise la psychanalyste Geneviève Morel [4] dans son travail sur le sinthome. Le travail d'une cure est alors pensé comme un effort pour rendre à la langue son équivocité et ainsi permettre au sujet de déplacer son interprétation.

Monique David-Ménard : Je ne méconnais pas du tout l'importance du surmoi ou de la cruauté du surmoi dans la formation du symptôme, des symptômes. Dans *Les Constructions de l'universel*, je montrais par le biais d'un cas clinique que dans la sexualité féminine, cela pouvait être bien pire que le système de la loi ou la cruauté du surmoi, et que ce n'était pas le système du Nom-du-père et de la loi qui pouvaient permettre de transformer cela. Dans ce cas, il fallait plutôt une transformation immanente. Tout ce que

Lacan a finalement dit sur le nœud, sur les nœuds, sur ce qui fait tenir quelqu'un dans ses différentes composantes, c'est intéressant, mais je pense que ce n'était pas la peine de nous embarquer à ce point-là dans la construction du symbolique pour, après, venir dire le contraire ; on a perdu du temps.

Ce qui nous fait souffrir et qui nous fait vivre en même temps, c'est ce qui nous arrête. Et c'est vrai que le symptôme, c'est ce qui nous arrête. Mais je ne crois pas que l'analyse fasse intervenir un système de normativité qui permettrait de dire comment doit se transformer le symptôme, et j'entends quand même le Nom-du-père un peu comme c,a. Non pas que je méconnaisse l'importance des pères et des mères, mais la formule de cela a à se *déchiffrer* selon moi, et c'est pour cette raison que la clinique m'intéresse. La formule doit se déchiffrer à partir des échecs qui ont fabriqué telle souffrance, telle impossibilité. Il s'agit du *sinthome* bien sûr, évidemment le dernier Lacan, on est là-dedans tout le temps, mais pourquoi avoir perdu tellement de temps. . . ? Cela suppose notamment de mettre au travail les idéaux de l'analyste, qui ne sont pas les idéaux qui vont permettre à la société de marcher et à la souffrance de se résoudre : si l'analyste impose ses propres normes, c'est fichu, quelles que soient ces normes – et pourtant elles sont là. Comment suspendre et pouvoir écouter et transformer le symptôme, comment pouvoir suspendre ce qu'on a dans la tête, ses propres idéaux ? C'est cela le travail, mais il n'y a pas de théorie générale de ce qui permet d'aller bien. C'est pour cette raison que j'insiste tellement sur le déchiffrement de la répétition.

Nayla Debs : Vous mettez plutôt l'accent sur le transfert : transfert et contre-transfert.

Monique David-Ménard : Oui, parce que c,a c'est le réel ; c'est le rapport au réel du symptôme qui s'est noué d'une façon qui fait trop souffrir ou dans des modes de jouissance impraticables.

5. Quelle adresse en psychanalyse ?

Nayla Debs : Je pense, par rapport à la question de la performativité et de la réitération, que ces concepts peuvent déconstruire des structures de pouvoir, en l'occurrence les catégories du genre. Pour ma part, ce que j'essaie d'articuler, c'est la réitération dans le transfert : une performativité qui n'est pas adressée à quelqu'un peut-elle mener à un changement par elle-même ? Par exemple, dans *La vie psychique du pouvoir*, vous insistez, Judith Butler, sur cette temporalité de la réitération, qui réintroduit une dimension temporelle (ce qui peut être une conception derridienne de la différence), et cela permet de déconstruire des structures et d'introduire des contingences. Mais où situez-vous la référence à l'autre dans le processus performatif ? Si on déplace la question dans le dispositif analytique, est-ce qu'il y a une performativité sans la prise en compte du transfert ?

Monique David-Ménard : Judith parle beaucoup du rapport à l'autre

dans *Le récit de soi*. *Nayla Debs* : Oui, c'est vrai.

Judith Butler : Souviens-toi que, dans *Trouble dans le genre*, la performativité est plus reliée à l'acte d'un sujet ou à des actes qui défont un sujet. Et je pense que j'ai dû considérer plus soigneusement comment le langage agit, dans les corps et dans le désir. C'est sans doute parce que j'ai été déc,ue par certains discours foulcadiens cherchant à comprendre ce que veut dire *être agi* que l'idée de l'adresse est devenue plus importante pour moi, notamment dans mon travail sur l'interpellation qui présuppose une adresse mais aussi des manières d'être liée aux autres, socialement et éthiquement, du fait même qu'un individu puisse faire l'objet, ou non, d'une adresse [*being adressable or not adressable*] En passant, une façon de lier mon travail à celui d'Hélène Cixous pourrait se faire justement par le biais de l'adresse, car Cixous travaille beaucoup autour de cela : l'adresse ouverte, l'apostrophe. C'est très important dans son dialogue avec Derrida.

Psychanalytiquement, c'est vrai que la question de l'adresse est toujours là dans le transfert, mais je pense, à la suite de Laplanche, que c'est peut-être aussi la manière selon laquelle nous sommes appelées, nous sommes interpellées [*addressed*] à des niveaux très primaires, qui structure les terrains de l'impressionnabilité, de la susceptibilité, de tous ces modes de réponse à l'autre, lesquels sont dans un sens plus élémentaires ou fondamentaux que n'importe quelle reconstruction consciente. Ce qui nous ramène aux féministes des années 1970 qui ont abouti dans les cabinets des analystes. . .

Pour moi, une question se pose : comment une psychanalyse peut-elle constituer une forme d'adresse, comment les interventions qui ont lieu dans le transfert rappellent ou retravaillent-elles ces niveaux primaires d'impressionnabilités et ces modes de réponse ? Parce qu'il y a une chose qui rend le psychanalyste si puissant, c'est la possibilité pour lui de devenir le surmoi. Mais il est aussi possible, dans une certaine mesure, de déplacer ce statut : c'est là que la bataille avec la loi a lieu, à un niveau qui est à la fois infantile, primaire et contemporain.

Monique David-Ménard : Je pensais ces jours-ci à un patient très obsessionnel, un intellectuel qui est terrifié par sa grand-mère. Il en parle beaucoup. Sa grand-mère maternelle a eu un mari qui est mort quand cet homme avait trois mois, et la même grand-mère, qui est la mère de sa mère, a eu un fils qui s'est suicidé quand lui, mon patient, avait 9 ans. Et elle lui dit : « tu es ma seule raison de vivre, tu es la seule personne qui m'importe ». Et il est figé là-dedans, et moi j'en ai marre de cela, depuis longtemps. Il m'a dit récemment avoir vu une copine qui lui a dit : « tes problèmes avec ta grand-mère, dans quelques années tu en souriras ». Il ajoute : « quand les gens me disent : tu en souriras, c'est qu'ils ne comprennent rien ». J'ai dit : « les gens ? Qui sont les gens ? ». Et je crois qu'il s'agit exactement de cela. L'expression qui m'était venue la semaine d'avant était : « au fond, votre grand-mère c'est votre souffrance ». Il y a une espèce de corps mort en lui qui ne le fait vivre que sur le mode de la mortification, qui est sa grand-mère. Et je crois que je

supporte cela très mal au fond, et je crois que pour la première fois, avec son expression « les gens », il me disait « mais vous ne comprenez rien, vous ne savez pas qui je suis ». Et Judith, ce que tu disais l'autre soir au séminaire au sujet de Ferenczi, c'est exactement cela ; il s'agit de ces identifications primaires presque impossibles à travailler ; si on ne les reconnaît pas, c'est une catastrophe.

Nayla Debs : Winnicott en parle aussi très bien. *Monique David-Ménard* : Oui, aussi, c'est un peu pareil.

Nayla Debs : Lorsqu'il parle de l'objet qui résiste, du paradoxe de vouloir détruire l'objet, l'objet – analyste en l'occurrence, qui peut se laisser détruire ou pas.

Monique David-Ménard : Oui, oui, mais il faudrait pour ça que ce patient m'attaque, or il n'a jamais osé m'attaquer. . . Peut-être qu'il n'a jamais osé car la possibilité même d'une transformation pour cet homme est liée au fait que je puisse réaliser que c'est vrai ce qu'il dit, alors que je ne peux pas le réaliser. La grand-mère, elle est complètement là, elle l'empêche de vivre : en fait sa vie, c'est que sa grand-mère l'empêche de vivre. Et son rapport aux hommes et aux femmes est complètement marqué par cela.

Alors en effet, je pense que les amours primaires à la fois envahissantes et impossibles à reconnaître, impossibles à situer, sont très importantes. Dans la direction du même sexe, et dans ce cas-là dans la direction de l'autre sexe.

6. Clinique et normativité

Nayla Debs : Comment penser la « métaphore paternelle » dans ce cas-là ?

Monique David-Ménard : Je me demande toujours pourquoi son père est si peu important dans son discours. Je n'ai pas la réponse et je pense que, pour que cette analyse puisse lui être utile, il est important que je supporte de n'avoir pas la réponse.

Judith Butler : Le père est déjà tué ! [Rires] Mais si tu veux vraiment savoir si moi et mon père – pas Le Père – nous sommes beaucoup disputés, c'est difficile à dire. Je ne suis pas très auto-biographique dans le discours normalement. En vérité, il me soutient beaucoup.

Monique David-Ménard : Oui, mais j'aimerais bien un peu d'agressivité, j'aimerais bien un peu de violence ! Cela ne vient jamais. Je ne vais pas mettre du Nom-du-père, ni du *Totem et tabou* artificiellement ! Je constate, et cela répond aussi à ce que vous disiez, Elsa. . .

Nayla Debs : Il serait intéressant de travailler sur la loi de la mère.

Monique David-Ménard : Ici c'est plutôt la loi de la grand-mère. C'est une dévoration : on comprend bien puisqu'il y a eu deux morts et qu'aussi elle lui a appris à lire, c'est elle en effet qui lui a donné des livres. Ce n'est pas seulement un personnage terrifiant et il a dit cela seulement récemment : elle est une femme qui lit. Et il est devenu intellectuel.

Je voudrais dire maintenant quelque chose : c'est très intéressant quand je

parle de ma clinique, mais j'ai l'impression qu'on n'arrive pas à faire deux choses à la fois : ou bien on repère le travail du normatif dans le social, ou bien on creuse les situations subjectives avec les instruments du transfert et de l'analyse, mais la jonction des deux est toujours très difficile. Cela reste difficile, en tout cas pour moi. Qu'est-ce que tu en penses, Judith ?

Judith Butler : Ce n'est pas possible d'éviter la difficulté. Mais d'une certaine façon, si on revient sur ce que tu as dit concernant le fait que l'analyste ne devrait pas chercher à se représenter un certain idéal normatif, on pourrait dire que le normatif est suspendu, sorti du jeu, à l'intérieur de la séance analytique, précisément pour pouvoir être réintroduit par l'analysant. Le scénario du normatif peut être reproduit dans ces complications à l'intérieur de la séance. Mais ce qu'on est en train de dire, en tout cas en relation à la norme, c'est bien sûr qu'elle est toujours là. On doit la mettre de côté mais elle est là, à l'intérieur, et ça c'est la pratique. Elle est là, mise de côté. Ce n'est pas juste qu'on la met de côté dès le départ, il s'agit d'une pratique quotidienne que de la mettre de côté. Au même moment où ça arrive, ça se transpose dans la scène analytique.

Monique David-Ménard : Oui, en même temps elle est là.

Judith Butler : Le social ou le normatif est donc là, mais d'une manière très différente. Et cette manière doit être lue et engagée à travers les structures de la scène analytique. Et bien sûr, le matériel qui transpose dans cette scène existe aussi en dehors de la séance, dans une autre modalité. Pour moi, la question serait celle-ci : de quelles manières les questions normatives ou la question de la loi circulent-elles ? Ce qui n'est pas la même chose que de dire que le social est séparé du psychique.

Monique David-Ménard : Non, ce serait une catastrophe.

Judith Butler : Mais il y en a qui le pensent ; Juliet Mitchell a essayé de dire cela une fois, et j'estime qu'elle avait tort [\[5\]](#).

Beatriz Santos : Il me semble que c'est une vraie question : cette ligne qui ne sépare pas, mais qui n'est pas sans équivoques en ce qui concerne le rôle des normes à l'intérieur des concepts analytiques. Dire que la norme est suspendue dans le cadre analytique ne doit pas nous dédouaner de penser la norme à l'œuvre dans ces concepts même. Je pense, par exemple, que dans mon travail analytique il y a une question qui revient tout le temps, à savoir : est-ce que je dois rentrer ou pas au Brésil un jour ? Il se trouve que je suis brésilienne, et c'est une question qui interpelle et intéresse mon analyste. Mais quand je dis en parallèle que je me demande si je veux ou pas avoir des enfants, la réaction de l'analyste est tout autre : cette question ne reçoit pas le même accueil. J'ai l'impression que ce n'est pas pareil de poser la question d'une identité culturelle, en opposition à celle d'une identité sexuelle (pour le dire comme ça), d'identité de femme ou de mère. Il y a une question qui semble résister, entre la norme et ses possibles transgressions.

Judith Butler : À partir de vos remarques, je vais revenir sur ce qu'a dit

Monique. Michel Tort est tellement critique vis-à-vis du statut normatif de la psychanalyse, de la psychanalyse en tant qu'institution que, pour lui, l'expérience clinique doit échapper à la normativité de l'institution [6]. C'est pourquoi il fait une telle distinction entre la psychanalyse et son institution. Dès lors, si on pose la question de savoir comment la normativité apparaît dans une séance, ce serait important de tenir compte du point de vue de Michel Tort selon lequel on ne doit pas imposer le concept du Nom-du-père sur les patients. Selon lui, on ne doit pas prendre un cadre conceptuel et le « forcer » sur le patient. En même temps, que faire quand le conflit, clairement normatif ici, émerge : est-ce que je dois rester ou partir ? Est-ce que je deviens une mère ? Est-ce que je suis une femme ? Ce sont des questions massives concernant la filiation et la parenté. C'est intéressant que Monique ait dit en réponse à ta question, Nayla, sur la métaphore paternelle et la place de la grand-mère : où est le père ? Il s'agit justement d'une question ; ce n'est pas « je sais où le père est », ce n'est pas le sujet supposé savoir qui saurait d'avance où est le père et qui dirait : « Vous cachez le père, amenez-moi le père ! » Mais la forme interrogative permet à la normativité d'émerger à nouveau. Cette question doit-elle obligatoirement être adressée ? Est-ce qu'elle peut être abordée entre nous ? Peut-elle être traitée [*addressed*] dans des termes différents ? Est-ce qu'on doit mettre en acte la manière dont on pose la question, dont on est interpellé par la question ? La question pour moi est de savoir si l'intervention psychanalytique peut ré-ouvrir, ou élargir la question de la normativité, précisément parce que la norme, de même que la position du jugement normatif sont suspendues dans l'analyse, et précisément aussi parce que l'analyse sollicite une projection du surmoi, de sorte que celui ou celle qui porte cette projection puisse parler avec et contre cette projection, et que ce statut normatif, aussi cruel ou autoritaire qu'il soit, puisse se modifier progressivement. Mais cela ne marche pas toujours ainsi, comme on le sait. Malheureusement, Michel Tort a raison : une grande partie de l'institution de la psychanalyse est impliquée dans des schémas de développement très normatifs et pathologisants. Alors, est-ce que l'institution peut travailler contre elle-même ? Est-ce qu'elle peut travailler contre ses propres schémas ? C, a c'est la question contemporaine. C'est la question que posent les trans, les gays, les lesbiennes et les sujets queer : pourquoi la psychanalyse ? C'est quoi votre problème ? Comme si j'étais une sorte de masochiste bizarre !

Nayla Debs : Permettez-moi de revenir à *Trouble dans le genre*. J'ai fait la connaissance de vos livres très tard, au moment où je suis arrivée en France, mais je dois dire que ce livre a marqué un tournant dans ma manière de penser dans la mesure où il m'a permis de comprendre des éléments que je n'ai pas pu élaborer auparavant, lors de ma propre analyse. Le fait que vous questionnez radicalement le symbolique, c'est-à-dire les significations auxquelles cette catégorie renvoie communément, m'a permis de prendre

conscience des configurations que le symbolique exclut et surtout de voir comment cette catégorie a été construite de sorte qu'elle ne peut qu'exclure.

Judith Butler : D'abord, je pense qu'il y a plusieurs temporalités et qu'on ne lit jamais trop tard. J'ai fait récemment un récit de moi [*gave an account of myself*] dans un séminaire sur la vie personnelle et les choix théoriques, et quelqu'un m'a demandé ce qui m'avait amenée à la psychanalyse, ce qui m'avait conduit vers ça dans ma vie. J'ai raconté l'histoire suivante me concernant : quand j'ai eu 14 ans, mes parents ont découvert mon homosexualité, ils m'ont alors envoyée chez le psychiatre pour me corriger, me réparer. Je suis arrivée dans ce bureau et j'avais des symptômes très intéressants, des problèmes de peau terribles, j'étais pur symptôme. Nous avons parlé, et il m'a demandé d'où venait mon problème de peau, que personne ne voyait – il n'y avait que moi qui le voyais : en fait, je ne le voyais pas mais je le sentais, et c'était apparemment invisible. Il m'a parlé de métaphore et s'est demandé si c'était une métaphore ; j'ai répondu : « une métaphore ? Mais c'est une maladie ! Ou peut-être est-ce une métaphore. . . » Il m'a en fait appris à lire mes symptômes corporels d'une autre façon et cela a été très libérateur. Nous avons aussi parlé de ma famille et d'autres choses, et à la fin de la séance je lui ai dit : « je ne pense pas avoir atteint l'hétérosexualité ». Il m'a alors répondu : « Ne vous inquiétez pas ; compte tenu de la famille d'où vous venez, c'est encore heureux que vous soyez capable d'aimer qui que ce soit », et il m'a renvoyée chez moi en me disant : « C'est une bonne chose ». (Beaucoup plus tard, avant sa mort, je suis allée le voir pour le saluer). C'est significatif : il a refusé la tâche de « me réparer ». Et, sur le pas de la porte, il m'a autorisée à désirer ce que je voulais. C'était une introduction : je suis passée d'une vision de la psychanalyse assimilée à celle de la conception psychiatrique qui voudrait « réparer » ma sexualité, à une vision non pathologisante qui m'apprenait à lire mon corps et à affirmer ma capacité d'aider. C'était bien ! Mais je sais que c'est rare.

Beatriz Santos : Oui. Ce qui m'amène à poser les questions suivantes : pensez-vous que le cadre analytique est une place qu'on doit investir pour proposer une subversion ? Autrement dit, est-ce possible de subvertir un tel cadre ? Si oui, est-ce que cela veut dire qu'une institution comme la psychanalyse peut lutter contre elle-même ? Et est-ce que ces questions ont un impact sur le fait qu'on considère un analyste bon ou mauvais ?

Monique David-Ménard : L'assujettissement et la subversion font partie de la cure. La jeune femme dont j'ai parlé il y a deux jours au séminaire veut ne venir qu'une fois par semaine pour des raisons financières, alors qu'elle travaille dans une banque. Elle met en échec la cure, et non pas la normativité sociale que la cure représenterait. Mais il y a une lutte, et toi Judith, tu décris cela très bien : il s'agit toujours de provoquer l'autre. Ce qui se passe avec ma patiente, c'est une forme de lutte, mais interne à l'analyse. Est-ce qu'il y a une subversion de l'analyse dans l'analyse ? Est-ce qu'il y a une subversion

sociale dans l'analyse ? Je ne crois pas. Je ne crois pas que l'analyse ait le pouvoir d'induire, au-delà du destin singulier de quelqu'un, une subversion sociale. Notre champ d'activité a des conditions et des conséquences politiques, mais ce n'est pas une activité politique.

Beatriz Santos : Mais ce n'est peut-être pas un problème.

Monique David-Ménard : C'est un problème dans la mesure où il s'agit de savoir si les analystes se définissent seulement comme analystes. Quelle position politique prennent-ils ? Est-ce que c'est seulement à partir de leur position d'analyste ? Est-ce que c'est autrement, comme citoyen ou comme défenseur d'une cause ? C'est l'enjeu des discussions actuelles sur le mariage gay, et de la discussion entre Obama et Hollande. C'est vrai que la question des sexualités est aussi une question politique. De ce point de vue-là, les positions que prennent les analystes en tant qu'analystes, et qui sont parfois contradictoires, ont une portée politique. Il y a aussi la question du statut des hôpitaux psychiatriques, sur l'autisme notamment. Tout cela est politique.

Judith Butler : Bien sûr, c'est toujours possible de détruire sa propre analyse en refusant les normes qui contraignent le cadre analytique. Si on arrive trop tard ou trop tôt, si on ne paye pas ou si on abîme le cabinet. . . C'est possible de mettre en échec son analyse, à travers certains types de subversion. La question est toujours : comment peut-on rester à l'intérieur et produire en même temps du changement ? Certainement ici en France, mais aussi aux États-Unis et en Angleterre, il y a tellement de discussions sur ce que serait un comportement analytique adéquat, ce qui peut se passer dans une séance et sur le niveau d'intrusivité d'un analyste, ou encore sur le genre de relation que celui-ci peut avoir avec son patient après que le traitement est terminé. Les gens se disputent et s'accusent les uns les autres de comportement non professionnel, et cela cause des dommages. Il me semble que le fonctionnement du milieu analytique est en constant conflit, notamment à l'intérieur des associations et entre les différentes écoles. Quel est le comportement normatif idéal ? Il y a des limites et du danger à la subversion. Par exemple, un analyste peut perdre son travail, ses patients. Et certains concepts sont plus vulnérables que d'autres. Par exemple, le phallus lesbien est un concept susceptible d'être pathologisé.

Monique David-Ménard : Le phallus lesbien, c'était drôle ! Vraiment ! C'était une belle invention !

Judith Butler : Mais si quelqu'un dit : « c, a, c'est juste impossible », on peut toujours poser la question suivante : est-ce moins ou plus impossible que n'importe quelle autre configuration sexuelle ?

Sarah-Anaïs Crevier-Goulet : Pour rebondir sur la question du phallus lesbien, à la fin de votre texte sur « Le corps en pièces » [7], vous dites qu'il y aurait des modes de pénétration qui ne s'inscriraient pas dans des relations genrées, vous dites « sans configuration de genre » ([7], p. 218), et vous dites

que la pénétration anale ne distingue pas les genres.

Judith Butler : [Rires] Oui, c'est une provocation !

Sarah-Anaïs Crevier-Goulet : Si le phallus lesbien est un moment d'inventivité et qu'il a beaucoup fait parler, n'y aurait-il pas plus de chose à dire sur la pénétration/pénétrabilité ?

Judith Butler : C'est Eve Sedgwick¹ qui a cherché à montrer que la pénétration est indifférente au genre. Bien sûr, ce n'est pas complètement vrai. Mais il y a un élément intéressant dans ce qu'elle dit : c'est que le genre n'est pas au centre de ces désirs particuliers. De même, si l'on

¹ Eve Kosofsky Sedgwick (1950–2009) est une universitaire féministe américaine et théoricienne de la pensée *queer*, d'abord formée en études littéraires. Son ouvrage majeur, *Epistemology of the Closet*/Épistémologie du placard, publié en 1990 [8,9], dans lequel elle revisite la question de l'homosexualité en littérature (M. Proust/H. James/O. Wilde), s'inscrit dans la tradition des études gays et lesbiennes et constitue l'un des textes fondateurs de la théorie *queer*.

pense à la manière dont la bisexualité – thème profondément sous-théorisé – fonctionne, je pense qu’il y a souvent des formes variées de contact, de pénétration, d’autres formes de soumission, peut-on dire, qui n’ont pas le genre comme principe organisateur. Il y a une sorte d’indifférence au genre qui accompagne l’acte sexuel ou le désir sexuel. Je veux juste m’en tenir à l’idée que le genre ne contrôle pas entièrement le champ du plaisir sexuel. Si vous insistez pour savoir ce que je pense vraiment, je pense qu’il est toujours là, mais j’insiste [*overstate*] sur ce point pour dire que le genre ne contrôle pas entièrement le champ du plaisir.

Monique David-Ménard : Oui, je pense que du côté de l’analyse, on rencontre la même question, de la manière suivante : quand les idées sexuées se remodelent, c’est toujours dans un régime pulsionnel indifférencié du point de vue masculin ou féminin. Cela met en jeu de la sexualité anale transformée.

Judith Butler : C’est très important.

Monique David-Ménard : Oui, c’est la même chose mais vue de l’autre côté. Quand il se passe quelque chose entre un homme et une femme, qu’est-ce qui est transformé ? Ce qui est transformé, ce sont justement les termes « homme » et « femme ». Cela ne veut pas dire que cela devient complètement non relevant, mais la question redéfinit ses propres termes, en passant par de l’indifférenciation. Chez Lacan, l’objet a n’est ni homme ni femme, hein ? ! Et c’est pour cette raison qu’est si importante ce qu’on appelle la sexualité prégénitale : *c’est la sexualité*. En principe, tout le monde le sait dans le champ de l’analyse, mais personne ne le dit. C’est ce genre de choses bien connues mais qui n’ont pas de statut, or c’est quand même important.

Références

- [1] [David-Ménard M. Sexualités, genres et mélancolie. Paris: Campagne Première; 2009.](#)
- [2] [Freud S. Pulsions et destins de pulsions \(1915\). In: Laplanche J, Pontalis JB, éditeurs. Métapsychologie. Paris: Gallimard, Coll. « Folio Essais »; 1968. p. 18.](#)
- [3] [Bruno P. Lapsus du nœud. Psychanalyse 2009;16:19–29.](#)
- [4] [Morel G. La loi de la mère. Essai sur le sinthome sexuel. Paris: Anthropos; 2008.](#)
- [5] [Butler J. Rethinking Sexual Difference and Kinship in Juliet Mitchell’s Psychoanalysis and Feminism. Differences 2012;23\(2\):1–19.](#)
- [6] [Tort M. La Fin du dogme paternel. Paris: Aubier; 2005.](#)

- [7] Butler J. Le corps en pièces. Réponse à Monique David-Ménard. In: David-Ménard M, Butler J, editors. Sexualités, genres, mélancolie. S'entretenir avec Judith Butler. Paris: Campagne Première; 2009. p. 213–8.
- [8] Kosofsky Sedgwick E. Epistemology of the Closet. Los Angeles: California University Press; 1990.
- [9] Kosofsky Sedgwick E. Épistémologie du placard. Paris: Éditions Amsterdam; 2008.